

## LA REINE MARGOT ET LE MOUSQUETAIRE.

A Jane Heulard de Montigny.

## I.—LE CONSEIL DES ONZE.

Ma petite histoire, ne se passe ni sous Henri IV ni sous Louis XIII. Elle est d'hier, du dernier carnaval.

Il y a un hôtel dans la rue du Faubourg-Poissonnière, un hôtel magnifique, habité par des gens qui sont très-riches. Je crois que le mari a été banquier ou agent de change ; la dame appartient à une famille de magistrature. Ils ont quatre filles, toutes quatre mariées et mères de beaux enfants, pour qui le grand bal de l'hiver dernier fut donné au jeudi gras.

Sans sortir de la maison, les petits enfants de M. et Mme Lemercier composent déjà de quoi former une contredanse : il y a six garçons et cinq filles. Avec les cousins et cousines, la famille peut bien aller à quarante mignons danseurs, tous gais, tous aimant à sauter, tous attendant le bal du jeudi gras avec une fiévreuse impatience.

Chaque année, en effet, quand vient ce gai jeudi, Mme Lemercier ouvre ses salons aux amis et amies de ses petits-enfants. Les invitations sont lancées quinze jours à l'avance pour que ces messieurs et ces demoiselles ne s'engagent pas ailleurs ; on les orne de belles vignettes dessinées par nos meilleurs artistes et on les imprime sur papier rose pâle glacé, qui sent bon. Ce n'est pas Mme Lemercier qui invite, c'est Mlle Claire, c'est Mlle Antonine, c'est Mlle Louisa, etc., avec M. Gaston, M. Maurice, M. Fernand et autres. La rédaction de ces lettres varie tous les ans ; elle est ordinairement délibérée en conseil comme les missives ministérielles, mais il faut avouer que Mlle Claire et M. Gaston y ont la meilleure part. Ils ont du talent en effet tous les deux et de l'expérience. Claire a fait sa première communion, Gaston travaille pour être officier de marine et porte déjà le fameux gilet blanc croisé qui fit palpiter, depuis l'invention de la mer, tant de petits cœurs brestois et toulonnais. Il a le portrait de Jean Bart dans sa chambre et plusieurs curiosités, rapportées par ses collègues de l'expédition de Chine.

C'est le Conseil des Onze qui fixe la police du bal, le caractère des déguisements, le menu du souper, le choix des quadrilles. Il est souverain, ce Conseil ; il a droit d'exclure de la liste d'invitations tout cavalier ou toute dame qui ne s'est pas décentement comportée au dernier carnaval. Ainsi Marie de Monval a-t-elle subi cette année ce suprême affront pour avoir lancé un coup de pied au bel Anatole, qui avait dansé trois fois avec Ernestine, au mépris de promesses solennelles et sacrées. Il faut mettre un frein à ses passions, Jane, et ne jamais lancer de coups de pied à personne.

Donc, le jeudi-gras, 7 février 1861, l'hôtel Lemercier présentait dès le matin un aspect inaccoutumé. Les tapisseries étaient maîtres des salons, et les domestiques effarés avaient dû se mettre aux ordres du

Conseil des Onze. Il y avait eu trois cents invitations semées, dont quelques-unes étaient doubles et triples ; on comptait sur quatre cents danseurs et danseuses, tous choisis parmi les plus élégants bambins de la capitale du monde civilisé. Toutes les célébrités de la mode avaient accepté : le bel Anatole, déjà nommé, dont le pony café au lait fait fureur au bois ; Gérard, le bourreau des cœurs, qui a remporté le prix du patin au bois de Boulogne ; le petit vicomte d'Azincourt, comédien de salon qui a fait couler tant de larmes ; Mlle Honorine, surnommée la Biche, élève de Marie Darjou sur le piano, et dont les petites mains vont rivaliser bientôt avec les doigts féériques de sa maîtresse ; Mlle Aimée, célèbre danseuse ; Mlle Lucie, qui fait la mode ; Mlle Marthe, qui fait des vers.

Hélas ! oui, des vers, et qui riment !

Tu aurais été invitée sans doute, Jane, si tu n'habitais notre bonne vieille Bretagne. Sisine, ma fille aînée, avait eu l'honneur de recevoir une lettre mais elle n'est pas femme du monde du tout, à ce qu'elle dit, et, dans une réponse fort polie, elle s'excusa sur les soins de son intérieur. Il est un âge pour le plaisir. Sisine, ma fille, a bientôt huit ans et commence à aimer la retraite.

L'hôtel Lemercier, comme beaucoup d'autres, dont les propriétaires, arrivés à l'opulence, ne peuvent dépouiller tout à fait l'esprit commercial qui fut l'agent de leur fortune, est situé entre une vaste cour et un fort beau jardin, mais, sur le devant, une maison à cinq étages, une maison de rapport, pour employer le terme consacré, le sépare de la rue. Cette maison de rapport, louée des caves aux combles, paye l'intérêt des capitaux morts, représentés par la cour, l'hôtel et le jardin. Voilà comme quoi le luxe ne coûte rien quand on sait s'y prendre et qu'on a beaucoup d'argent.

Au cinquième étage de la maison de rapport, demeurerait, depuis quelques mois, une jeune dame étrangère, qui était remarquablement belle, mais qui semblait triste et souffrante. Elle avait deux enfants, deux anges aux traits délicats, aux joues un peu pâles, autour desquelles bouclaient, par masse prodigieuses, d'admirables cheveux blonds. L'étrangère se nommait Mme Jacoby. Elle n'avait point de bonne ; elle était pauvre, bien que sa toilette fût toujours décente et digne. On pouvait chaque matin la voir, à l'heure où les valets remuent seuls dans les maisons, secouer ses maigres tapis par la fenêtre et donner de l'air à sa chambrette pendant qu'elle faisait son modeste ménage. La petite fille descendait prendre le lait ; le petit garçon, timide et peut-être honteux du fardeau qu'il portait, car il avait la fière beauté des races nobles, allait chercher le pain chez le boulanger de la rue d'Enghien.

Mme Jacoby sortait beaucoup, parce qu'elle travaillait pour vivre. Le concierge de la maison la respectait sans l'aimer, parce qu'elle ne disait point